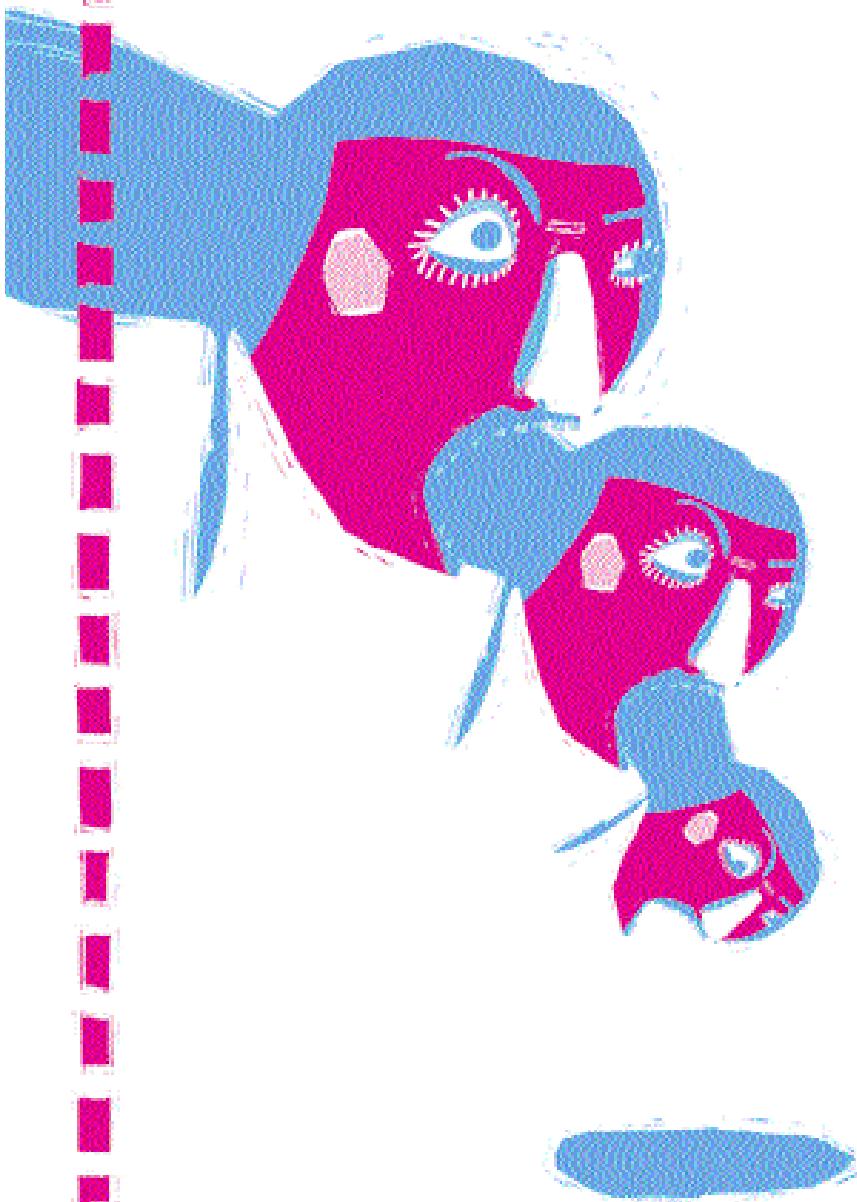


LA HAINNE



Comme formateur en éducation permanente, une des particularités du métier est de ramener le questionnement politique au cœur de la formation. Pour faire court, il s'agit de co-construire un savoir critique doublé d'un savoir-faire qui permet le passage à l'action. Si cette particularité du métier invite le formateur à l'exigence d'un positionnement éthique et politique, elle renvoie aussi aux méthodes et stratégies pédagogiques qui favorisent un certain type de situations de formation où se mélangeant à la fois savoirs et pouvoir, opinions et sentiments nous disait Claire Frédéric. Nous l'avons prise au mot.

En alternant une approche de terrain et un regard théorique, nous avons choisi un point de vue individuel pour les deux premiers articles. La dimension collective – et sociale – sera plus présente dans les deux suivants. Nous avons gardé l'action comme question centrale. Or, la haine paralyse. Nous avons tenté de la regarder sans fascination, attrait ou aversion au travers de quatre articles : « Sur le terrain du Web », « Invitation au voyage » (un regard philosophique sur la haine), « Former à vivre les conflits ou canaliser la haine » et « Le social est amour ». La haine, ça existe ! Alors comment fonctionne-t-elle et que peut-on en faire ?

Dossier réalisé par Cataline SENECHAL et Guillermo KOZLOWSKI
 Toutes nos analyses sont disponibles sur le site www.cesep.be
Votre avis : secouezvouslesidees@cesep.be

SUR LE TERRAIN DU WEB

Propos recueillis par Cataline SENECHAL

Pour l'instant, laissons de côté la haine ardente, sourde, profonde, physique, ressort des romans... Dirigeons-nous plutôt vers la haine bassement commune et vulgaire, les sarcasmes de ces petits êtres frustrés, qui déversent leurs avis depuis leur canapé, leur smartphone, leur bureau.. Sur le net, deux ou trois échanges suffisent à fabriquer une profonde antipathie entre deux inconnus. Magie de la parole virtuelle!

« Il y a deux aspects à ce problème : d'un côté le côté vache à lait des allocations familiales pour les nombreuses familles nombreuses immigrées, et ce, sans contrôle réel depuis longtemps.... », « Allez derrière une caisse une journée ou travaillez tout court !!! » « Combien de fois n'a-t on pas vu des clients qui "pètent" plus haut que leur c*I dire à leur enfant "tu vois, si tu n'étudies pas, tu te retrouveras à la place de cette pauvre bonne femme ? » « Toi ! En tout cas, tu ferais bien de cacher ta laideur ! Mets un singe à la place de ta photo, ce sera moins moche !!! haha-ha !!! » « Tant mieux pour lui s'il a été viré, j'espère qu'il pérrira dans la pauvreté lui et sa famille et que plein de malheurs lui tombera dessus :)) ça lui apprendra à avoir osé lever la main sur une fille ! Qu'il crève. Voilà, j'ai défoulé ma haine, bye»

Voici la petite récolte d'un jour ! Où pouvait-on voir aujourd'hui une haine simple et brute, facilement accessible? Nous avons tout de

suite imaginé la trouver dans les réactions des internautes aux articles de la presse quotidienne. Interminables insultes, sarcasmes et dénigrements en tout genre. Pour rien. De la haine à l'état pur! Même le plus vindicatif des supporters est plus complexe. La personne qui, derrière son écran, balance son petit commentaire fiellement sans même avoir le courage de s'exposer... Alors là... Oui. C'est de la haine!

La virtualité, l'absence de corps favorise-t-elle la haine ? Nous y reviendrons par la suite.

UNE RENCONTRE...

Nous avons rencontré une modératrice, une personne qui traite de cette haine au quotidien. Pour nous raconter un peu, nous en dessiner un tableau. Ce premier article ressemble donc à une image, une illustration sans longue interprétation.

Marilou, « collaboratrice - multimédia, assistante d'édition» du Soir,

Nous avons fait là une belle rencontre. Les nouvelles technologies ont bouleversé la vie des employés de la presse écrite. Ainsi, Marilou est entrée au « Soir » comme documentaliste. L'informatisation a entraîné sa reconversion en assistante multimédia. Aujourd'hui, les longues recherches dans des journaux papiers ne sont plus nécessaires. Deux mots clés et deux clics suffisent à faire émerger l'information.

Des sujets étonnantes ont-ils engendré des débats houleux ?

Oui. Par exemple, une étude annonçait que le Coca

Cola contenait une part infime d'alcool. Le sujet a rapidement dévié sur un « c'est bien fait pour les musulmans ! » On revient toujours aux mêmes sujets: les musulmans, l'opposition francophone/flamande, l'antisémitisme.

Et à propos du chômage ?

J'ai moins de souvenirs de commentaires hargneux sur le chômage. Ce sont surtout les grèves qui provoquent un déchaînement de réactions. Je suppose que ce sont les mêmes qui râlent car « pendant ce temps-là, on travaille en Chine ! » Mais bon... Les propos sont souvent très réactionnaires ! Toutefois, je me souviens d'un article sur une jeune femme artiste: elle déclarait « travailler, oui, mais pas tout le temps, il me faut du temps pour vivre. » Les commentaires sont allés bon train évidemment ; ils étaient très salés. Mais, ce n'était pas un article sur les statistiques du chômage, sa position était... comment dire, elle représentait le versant opposé...

Pensez-vous qu'il y a des agitateurs ?

Oui. Un de nos commentateurs semble chargé de faire l'apologie de Bart de Wever. C'est un troll. D'habitude, les commentaires sont pleins de fautes d'orthographe.. Mais pas les siens ! Celui-ci surfe à la limite de tout. Il ne dépasse pas... Ses propos sont dénoncés parfois 25 fois comme abusifs. Mais, après relecture, rien n'autorise à les enlever parce qu'ils ne contredisent pas la charte¹ du « Soir ». Nous pouvons seulement nous le permettre quand il fait des déclarations « hors sujet ».

Son propos est haineux ?

Pas plus que ça. Il écrit : « vous, les francophones, vous n'y comprenez rien... ». Un autre dira « espèce de connard de francophone ! » Lui, il reste poli, mesuré... Malgré tout, les gens en ont tellement marre qu'ils le dénoncent systématiquement.

Avez-vous reçu une formation ?

Non. Mais nous connaissons la charte. Et en cas de doute, on demande l'avis des collègues. Et parfois, c'est vrai ! On voit tellement d'horreur qu'on ne prend plus la mesure. Et c'est quand quelqu'un nous le renvoie comme « commentaire abusif », on se dit : « Hoo ! J'ai laissé passer ça ! » Il était peut-être moins affreux que les autres, mais cela reste affreux... et je l'ai laissé passer... »

Existe-t-il d'autres expériences de libre parole ? Je pense au « 11 h 02² » ?

Lors du « 11h02 », les questions sont modérées a priori. Par contre, le « chat » se fait en direct, mais avec la présence d'un modérateur. Chacun envoie ses questions, mais nous décidons de leur diffusion. Certaines vont contredire les propos de l'intervenant mais il n'y a aucune insulte.

C'est un dialogue ?

Tout à fait. Mais, dans les autres cas, le modérateur n'intervient pas. Ils y vont donc pour nous provoquer en nous traitant de tous les noms mais nous ne répondons jamais.

Vous vous faites insulter ?

Oui, comme « à la solde du PS, » on est « d'extrême droite, des gauchistes... » C'est selon ! Beaucoup s'adressent aux journalistes : « Payer des journalistes pour écrire des articles aussi médiocres ! C'est plein de fautes ! C'est pas juste... ». Les premiers commentaires sont souvent « qu'est-ce qu'on en a à foutre, ça nous intéresse pas ». Les modérateurs aussi en prennent plein la figure. « Vous avez laissé passer machin ».

Avez-vous parfois l'impression d'une escalade ou les gens viennent-ils, hargneux, directement commenter leur sujet ?

Difficile à dire. Mais c'est vrai.

Souvent les commentaires se focalisent sur les gens ! Au départ, ils arrivent avec un avis à défendre. Et puis, cela tourne vite en disputes personnelles plutôt qu'en débat sur le sujet. Ils écrivent : « Pourquoi t'as dit ça, abruti ! » plutôt que de se recentrer sur le sujet. Ils ne répondent plus aux commentaires, n'en reviennent pas à l'article. Et c'est alors que c'est difficile. On en enlève un, on doit aller voir à qui il répond. Parfois on en loupe un. Les autres se sentent lésés. On retire aussi celui qui voulait temporiser.

Ça fait un peu cour de récré !

Oh, c'est pire. Moi, c'est vrai qu'après quelques heures, j'ai parfois des haut-le-coeur. C'est tellement... c'est sans intérêt ! Et je me dis que ceux qui ont quelque chose à dire ne vont pas s'amuser à rentrer dans des dialogues pareils. De temps en temps, il y en a un qui vient parce que le sujet lui tient vraiment à cœur. Mais la plupart du temps, les internautes réagissent sur la forme de l'article : la photo est moche, les sujets sont inintéressants. Et puis, ça dégénère ! De temps en temps, l'un d'eux tente de faire passer ses idées, essaye de recadrer le sujet, mais... Je suppose qu'il doit se décourager très vite.

Pensez-vous que l'intervention de l'auteur de l'article pourrait apporter quelque chose ?

Je pense que c'est l'objectif du « Soir » à moyen terme. Une gestion de communauté. Avoir des réponses aux questions deviendrait possible. Une personne un peu spécialisée y répondrait... Mais je suppose qu'il faut alors être spécialisé dans le sujet et pouvoir y passer du temps... Et aujourd'hui, ce n'est pas dans les attributions des journalistes. Certains font des blogs, et là, ils gèrent, je pense eux-mêmes, les commentaires. A terme, ils voudraient que les journalistes soient responsables des com-



mentaires. Mais pour cela, il faut d'abord décider des règles d'intervention. Ils ne vont pas passer leur journée à gérer des insultes du genre « espèce de connard... ». Il faut supprimer les pseudos et exiger des commentaires valables... Mais comment arriver à cela ? C'est un projet.

Avez-vous l'impression que la haine ordinaire s'exprime davantage aujourd'hui qu'il y a une dizaine d'années ?

Nous n'avons pas dix ans de recul. Je ne sais pas... Mais oui, j'ai cette impression. Avant, intervenir quelque part, c'était nouveau et les espaces étaient rares. Maintenant, il y a Tweeter, Facebook ! Intervenir devient banal. Exprimer sa haine, ça se banalise. Regardez les histoires de sapin de Noël : le délire total ! Maintenant, on est mal avec Gaza, le Congo. Ces sujets prêtent à la polémique. Il y a dérapage assuré. Pareil avec la famille royale ! Il faut fermer l'article après quatre ou cinq commentaires.

EN CONCLUSION : POURQUOI SEMBLE-T-IL SI FACILE D'ÉTALER SA HAINE DANS LES COMMENTAIRES ?

Le Conseil déontologie journalistique (CDJ) préconise une modération avant publication³. La question divise car elle touche à la liberté d'expression et à la liberté de la presse. Ces questions sont légitimes : Les contributions des internautes devraient-elles être davantage contrôlées, plus encadrées... L'entrave à l'expression de la haine est-elle de la censure? Quelles sont les limites de la liberté d'expression ?

D'octobre 2012 à début février 2013, la modération et la place des nouveaux médias (blogs) ont occupé les débats du troisième atelier des Etats généraux des médias d'informations, initiés par le parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles⁴. Les responsables de la presse sont partagés : entre éthique et censure : le contrôle drastique des contenus des forums ne serait-il pas une porte ouverte à davantage de censure sur les contenus des articles, des cartes blanches ? etc... Plus prosaïquement, ils cherchent un équilibre entre éthique, qualité et... finance. L'ouverture aux commentaires, l'interactivité attirent, génèrent du passage sur leurs sites. L'audience détermine la hauteur des rentrées publicitaires.

Enfin, l'ouverture des sites à la contribution – via des commentaires par exemple - permettrait-elle des rencontres improbables dans une société compartimentée ? Permettrait-elle la discussion entre un étudiant en droit, un fleuriste, un pompiste, un fermier, un grutier, un enseignant, un élève, un juge, un justiciable ? Le Web.02, la toile collaborative, forceraient-elle la rencontre de ces gens qui, derrière un pseudo ou un compte Facebook, pourraient commenter ensemble le même article ?

Toutefois, des gens aux parcours différents peuvent-ils se rencontrer sans heurt ? Ces rencontres, déliées de tout corps, de tout cadre peuvent-elles être pacifiques, policées, civilisées ? Comment comprendre la haine et ses mécanismes. Nous tenterons de donner quelques éléments de réponses dans les articles suivants...

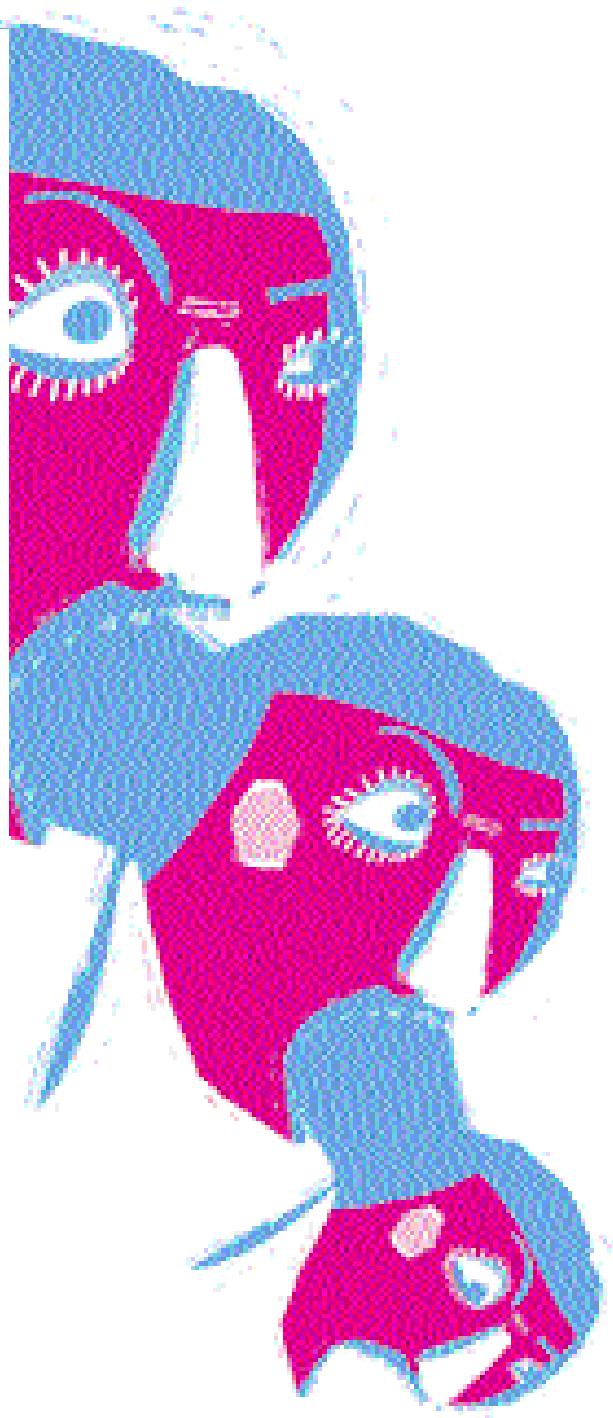
Modération QUESACO ?

Après un petit tour sur les sites des médias traditionnels... plusieurs pratiques émergent.

- La libre parole, avec un filtre lexical informatisé. SudPress (groupe Rossel) ouvre la plupart de ses articles à commentaires, laissant le choix d'utiliser un module lié aux réseaux sociaux (Facebook, Yahoo) ou un pseudo.
- La modération par une équipe de salariés du média après inscription sur le site. Au Soir, six personnes s'exécutent à tour de rôle, en équipe si nécessaire. Le « Soir » exige l'adhésion à une charte. Les trois premiers messages sont modérés avant publication et si la charte est respectée, les suivants seront modérés à posteriori. Sur le site de la RTBF, une salariée s'occupe de la modération, sur le site à posteriori et « en direct » sur Facebook.
- La modération par une communauté d'internautes, de l'intervention des journalistes : Rue 89, certains blogs lié du Soir. Rue 89 a dû rappeler à l'ordre ceux qu'elle appelle ses riverains⁵. Le Soir voudrait certainement s'en inspirer.
- La modération par des entreprises de communication. Par exemple, Netino s'occupe des

forums et articles ouverts à commentaires sur Le Monde, le nouvel Obs... mais aussi des sites commerciaux comme Meetic, seloger.com... : « En fonction des médias, les commentaires sont traités avant d'être visibles en ligne ou a posteriori. Sur quelque 140 modérateurs, 15 à 20% sont basés en France, le reste étant délocalisé dans des pays francophones, notamment en Afrique. 24 heures sur 24, ils lisent des messages allant d'un simple "LOL" (le populaire acronyme pour "laugh out loud" - mort de rire -, NDLR) à plusieurs paragraphes, sans oublier les photos. En moyenne, chacun en traite 80 par heure. Outre la maîtrise des acronymes et autres expressions qui parsèment Internet, le maniement du sarcasme et du second degré est indispensable. C'est pour cela que la "modération 2.0" ne pourrait pas être réalisée par des ordinateurs, selon Jérémie Mani, président de Netino »⁶.

- Un **spam** : message à vocation généralement publicitaire envoyé massivement à des gens qui ne l'on pas sollicité. Un **Troll** : personne qui intervient pour manipuler les débats d'une communauté (les détourner, les envenimer..).

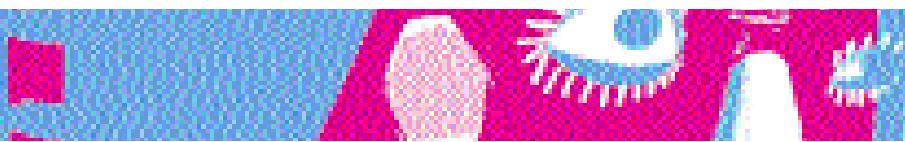


1. Charte à laquelle l'intervenant doit adhérer avant de participer aux discussions. Suite de règles de conduite telles que l'interdiction des messages à caractère raciste, xénophobe, révisionniste, négationniste, les messages haineux, diffamatoires ou agressifs; les incitations à la haine raciale, les appels à la violence ou au meurtre ; les messages à caractères pornographiques, pédophiles ou obscènes...
2. Dialogue sur le site entre un invité et les internautes.
3. Recommandation du CDJ, « Les forums ouverts sur les sites des médias », 16 novembre 2011. Consultable en ligne (<http://www.deontologiejournalistique.be/forums/>)
4. Le compte-rendu des ateliers réservés à la liberté d'expression sera d'ici peu disponible sur leur site internet. <http://egmedia.pcf.be>.
5. Les riverains « l'une des « trois voix » de ce site, avec celles des journalistes et des blogueurs/experts». <http://www.rue89.com/2012/11/20/rue89-et-la-dure-tache-de-la-moderation-des-commentaires-234876>
6. Tupac POINTU, Paris, 04 déc 2, reportage AFP.

INVITATION AU VOYAGE

Un regard philosophique sur la haine

Guillermo KOZLOWSKI avec la collaboration de Cataline SENECHEAL



Après un petit tour par « le terrain », nos commentaires de la « web-presse », attaquons maintenant la haine par son analyse philosophique selon Spinoza. Travailler une question exige cette tension entre analyse de terrain et travail théorique. Il faut éviter de la bouillie moralisante qui, tout en refusant d'admettre la complexité du réel, rechigne à travailler sérieusement le niveau théorique.

les gestes techniques pour jouer au football ou danser le tango.

À l'opposé, les discours des experts en communication, les évaluations des managers, la télévision sont directement compréhensibles. Du moins, c'est leur objectif. Mais ces discours sont stériles : on ne peut rien en faire, ils ne peuvent être la source d'aucune création. Le passage d'un consultant en communication vide de leur sens les textes politiques. Il n'y a plus rien à comprendre. Une fois que le manager a tout réduit à des critères évaluables, il n'y a plus rien à redire. Il est impossible de s'approprier quoi que ce soit car derrière tous les discours transparents se profilent des ordres - travaillez, circulez, achetez, votez. On comprend tout parce que l'objet est très simple: des ordres auxquels s'attache une promesse de bonheur en échange de l'obéissance.

[L'esprit répugne à *imaginer* ce qui diminue ou contrarie sa puissance et celle du corps. Par là, nous comprenons ce qu'est l'amour et ce qu'est la haine.]

Les questions philosophiques peuvent être parfois difficiles à comprendre. Ça fait partie du jeu, du moins d'après notre expérience. Or, à notre époque, avec l'impératif de *transparence*, il faudrait toujours tout comprendre...

Pourtant, dès que l'on s'attache au détail, on s'aperçoit rapidement que notre existence fourmille d'incertitudes. Nous ne comprenons pas tout de la vie. Eh bien, ce constat ne nous empêche pas de vivre ! Au contraire, d'autres vont affirmer qu'une certaine ignorance nous est indispensable pour vivre. Pareillement, pour parler, inutile de connaître toutes les définitions du dictionnaire !

Tout comme il n'est pas nécessaire d'avoir lu tous les livres pour faire de la philosophie, ni de maîtriser tous

Par contre, les propos porteurs de sens résistent à toute assimilation immédiate. Il faut leur réservier une place, leur accorder du temps pour les recevoir activement, pour que le destinataire passe au rang d'interlocuteur, pour qu'il ait le temps de s'approprier le discours. **Le sens ne peut être donné, il faut le fabriquer.**

En voilà un joli détour ! Et pourtant, cette digression n'en est peut-être pas une. Elle nous fournit déjà une piste, une hypothèse de travail : la soumission à l'exigence de tout comprendre, de rendre tout transparent aurait-elle des implications sur la haine ? Ce qui ne peut devenir transparent nous pose problème. Peut-être jusqu'au point d'en devenir haïssable ? À moins que ce ne soit le contraire...

Assez d'explications ! Et embarquons dans la troisième partie de « l'éthique » de Spinoza, prenons-la comme une invitation au voyage. On verra bien.

Spinoza

Nous avons choisi Spinoza comme guide pour ce voyage. Pourquoi ? La plupart des philosophes ont jeté un regard moral sur la haine. Ils se sont préoccupés du bien et du mal, de distinguer les bons des mauvais comportements.

Les « non » moralistes, en général, ne s'en soucient guère. Spinoza s'y intéressera, mais lui, d'un point de vue éthique, c'est-à-dire en se posant le problème suivant : Comment la haine fonctionne-t-elle ? Quels en sont les mécanismes ? Il laisse aux « Hommes libres » le défi de trouver, dans les situations singulières qu'ils vivent, le « comment faire ». Sa problématique et la nôtre sera celle de l'action.

D'où parle-t-on ?

La morale

« Ils (la plupart des philosophes qui parlent de la conduite de la vie humaine) attribuent la cause de l'impuissance et de l'inconstance humaines, non à la puissance ordinaire de la Nature, mais à je ne sais quel vice de la nature humaine : et les voilà qui pleurent sur elle, se rient d'elle, la méprisent ou le plus souvent lui vouent une haine ; (celui) qui sait avec plus d'éloquence et de subtilité accabler l'impuissance de l'esprit humain passe pour divin »¹

La plupart décrivent le comportement humain d'après une position morale. Or, la morale peut être comprise comme la haine de la nature humaine, car elle poursuit l'idée que les femmes et les hommes sont incapables de vivre libres. Elle constitue le pouvoir haineux des gens persuadés de savoir comment devraient vivre les autres !

Le moraliste, c'est chacun d'entre nous, de temps à autre, de temps en temps. Indignés à l'écoute d'un fait divers en buvant son café du matin. Outrés sur Facebook parce que le monde ne tourne pas rond. Nous l'incarnons aussi quand nous nous complaisons dans ce désenchantement, ce cynisme, qui traverse souvent le travail social : nous nous échinons à soutenir des gens qui ne se laissent pas « aider » comme il faut.

Celui qui agit en moraliste n'est pas préoccupé par le sentiment d'une difficulté qui le dépasse. Il n'éprouve pas d'angoisse devant l'ampleur d'une tâche, mais ressent une irritation un peu hautaine, car les hommes n'agissent pas « bien », « à bon escient » alors que la solution nous semble simple et évidente.

Adopter une position moralisante est plaisant dans un certain sens : imaginer que ceux avec qui il travaille – le « public » - devraient agir autrement, devraient être « autres ». Moment

plaisant... un rien mégalo... Parce que déterminer comment devrait être la nature humaine, exige de la surplomber et donc de passer pour divin (en ce sens, il y a beaucoup de « divinités » laïques.)

Le moraliste incarne une position néfaste parce qu'il ne permet que deux types d'action : la force ou le cynisme. La force, quand il tentera d'imposer aux gens un savoir-être adéquat (la politique d'activation en est un exemple omniprésent). Le cynisme quand il s'entêtera à revendiquer son impuissance : « on n'y peut rien », tout en se ressassant, éventuellement, le bon vieux temps.

La morale – nos conceptions de ce qui est bien ou mal – ne nous fournit aucune clé pour comprendre la haine. Tout simplement parce **qu'elle nous place déjà dedans**².

Puissance d'agir

Spinoza définit la haine comme une image qu'on associe à l'impuissance. Le point de départ est donc le suivant : « Le corps humain peut être affecté de beaucoup de façons qui augmentent ou diminuent sa puissance d'agir »³.

Pour penser les sentiments humains, il ne faut pas oublier que les êtres humains ont un corps et, par conséquent, des désirs, une histoire, un âge. Un être humain vit quelque part...

Tous, nous avons des désirs singuliers. Un désir déborde de la simple envie. Un désir, c'est un mouvement qui nous engage dans ce que nous sommes. Lorsqu'il devient la source de nos actes, nous éprouvons une sorte de joie. A contrario, lorsque nous ne sommes que les causes partielles de nos actes, nous ressentons une sorte de tristesse⁴. Nous avons l'impression de n'être que les rouages d'une machine. Désir, joie, tristesse sont pour Spinoza les affects primaires.

Qu'est-ce donc que cette puissance d'agir ? Comment la définir ? C'est en quelque sorte comprendre les liens qui nous traversent, développer une action qui conçoit les enjeux de la situation que nous habitons. Toutefois, puissance d'agir et autonomie – dans son acceptation néolibérale – n'ont rien à voir. L'autonomie se situe même à son opposé.

Le modèle fabriqué par les managers véhicule un idéal de l'homme libre, capable de s'adapter à tout. Ils rêvent l'homme libre comme « rouage universel », qui, plus précisément, disposerait d'une infinité de petits rouages de base (des compétences) susceptibles d'être employées dans n'importe quelle situation. Un emploi sans que jamais il ne soit question du sens. Le résultat de cette flexibilité est déjà connu : le malaise social à France Télécom, Actiris, Electrabel... Inutile de

revenir sur la tristesse qu'un tel management engendre, sur le sentiment d'impuissance qui s'en dégage.

L'exemple inverse peut prendre l'incarnation du travailleur social qui connaît son quartier, son secteur.... Loin de s'imaginer tout puissant, il est au contraire très conscient des actes à ne pas poser... Il sait aussi qu'il est impossible de retenir tous les paramètres d'une réalité donnée ou d'aboutir à un consensus parfait. Par contre, il peut **agir dans la complexité de la situation** qu'il habite. C'est tout simplement cela, la puissance d'agir.

La puissance d'agir, au sens de Spinoza, n'a rien de psychologique. Ce n'est pas la force de la volonté, mais l'action elle-même. Quand on « agit » comme un rouage, notre puissance d'agir diminue parce qu'on pâtit, de fait, de l'action de tous les autres mécanismes.

Pour Spinoza, la haine est donc à chercher **du côté de l'impuissance**, dans ce qui limite notre puissance d'agir. Elle n'est pas le fruit d'une erreur, d'un défaut, d'un dysfonctionnement, ce n'est pas un problème psychologique.

QU'EST-CE QUE LA HAINE ?

« L'esprit répugne à **imaginer** ce qui diminue ou contrarie sa puissance et celle du corps. Par là, nous comprenons ce qu'est l'amour et ce qu'est la haine. L'amour, en effet, n'est rien d'autre que la joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ; et la haine, rien d'autre que la tristesse accompagnée de l'idée d'une cause extérieure »⁵.

Qu'est-ce que la haine ? Le dégoût envers quelque chose que notre imagination associe à une diminution de notre puissance d'agir.

Spinoza ne définit pas, ne fige pas la haine, il décrit son fonctionnement, son mécanisme ! Et dans la perspective de l'action, quoi de plus utile que la découverte d'un mécanisme ?

Pour comprendre cet extrait, reprenons-le schématiquement :

D'après le philosophe,

- Les choses nous *affectent* soit en augmentant, en diminuant, soit restant sans effet sur notre puissance d'agir.
- Ensuite, l'*imagination* rentre en action. Elle intervient en fabriquant des images : nous découpons les éléments qui nous semblent significatifs dans une situation. Puis, nous les combinons, nous les relions à des choses ou à d'autres images mentales de notre passé. L'imagination nous permet dans l'immédiat de comprendre les choses. Nous associons des images à ce qui nous affecte.

- Lorsque des images mentales sont associées à une diminution de notre puissance d'agir, notre esprit s'efforce de les éliminer (L'esprit répugne à **imaginer**...). Nous tentons alors de nous débarrasser des images qui, associées à une diminution de notre puissance d'agir, contribuent, elles aussi, à cette tristesse. Mais ce mouvement échoue quelques fois... Par conséquent, l'image reste.

Voici le **mécanisme** de la haine: nous haïssons l'image que nous avons associée à notre impuissance. Lorsque cette image se fixe dans notre esprit, nous ne pouvons plus comprendre comment nous habitons une situation. Sa présence sature tout. Nous devenons une cause partielle de nos actes. Cette image devient elle-même cause de tristesse et d'impuissance.

Un ex petit-amis, un voisin bruyant ; les automobilistes, les cyclistes, ou encore ces musulmans dont la présence grandissante nous empêche de trouver des lardons à l'épicerie du coin.... Ils nous obsèdent. Ils apparaissent comme cause universelle de ce qui nous arrive. En conséquence, ils entravent cet exercice qui nous permet d'imaginer comment, nous, nous pouvons être cause de nos actes. À chaque difficulté, ils ressurgissent. Cette obsession diminue notre puissance d'agir et fait croître la haine.

Ainsi, « du seul fait que nous avons considéré une chose dans la joie ou dans la tristesse, ce dont elle n'est pas la cause efficiente, nous pouvons l'aimer ou la haïr »⁶

Voilà le noeud du problème : le lien entre les images et ce qui nous affecte réellement est arbitraire.

Ainsi, les Black Panthers affirmaient que le racisme n'était pas une affaire de noirs, mais un problème de blancs ! Inutile de prouver aux blancs rationnellement que les noirs ne correspondaient pas à leurs représentations... Il leur revenait de comprendre comment, eux les blancs, en étaient arrivés à produire une connaissance d'autrui aussi pauvre. Comment avaient-ils fabriqué cette image ? Qu'est-ce qui, dans leur rapport au monde, les a amenés à une existence aussi pauvre ?

Ces associations produisent des réactions en chaîne : notre haine s'applique aux amis de mes ennemis, aux ennemis de mes amis, à ce qui s'oppose à ce que j'aime... La haine est donc toujours liée à un enchaînement infini. C'est pourquoi il n'y a pas de sens à chercher le début de l'affaire. Où cela commence ? Savoir ce qui – rationnellement – se cache derrière telle haine n'a pas de sens. C'est une tâche inutile et infinie.

La haine devient une image associée à toutes nos tristesses et elle s'auto-alimente, se renforce en devenant elle-même source de tristesse.



Née de notre impuissance, elle diminue notre puissance d'agir, car l'image de référence est déliée de ce qui nous affecte. Pourtant, nous persistons à essayer de comprendre ce qui nous touche à travers elle.

La haine n'est pas adéquate pour l'action parce qu'elle génère un type de connaissance où nous ne pouvons pas être cause de nos actes.

QUELQUES CONCLUSIONS

La question de la haine renvoie d'une certaine façon à celle des images et de l'action. Ce que la proposition de Spinoza a de particulier est qu'il défend la nécessité d'images pour pouvoir agir. Comme le dit Pierre Macherey, la proposition de Spinoza n'est pas de moins imaginer mais de mieux imaginer⁷.

En effet, *moins imaginer* équivaudrait à succomber à l'air du temps ! Rentrer dans cette course effrénée qui voit courir des flots d'images dont aucune ne se fixe, des flots d'images porteuses de leur logique propre dont on devient esclave. *Moins imaginer* ne signifie aucunement adopter un comportement raisonnable ! Un imaginaire trop pauvre nous force à agir ou plutôt à pâtir avec les images qu'on nous offre, qu'on nous vend.

Les mouvements de libération ont tous commencé par se débarrasser de l'image créée par l'opresseur et pour autoproduire des images joyeuses d'eux-mêmes. C'est-à-dire des images qui vont dans le sens d'une action.

Bien entendu, il n'est pas question ici de s'occuper de son seul aspect extérieur, ce n'est pas un problème de communication, mais de la manière dont on se pense, s'imagine, se conçoit. Frantz Fanon dans *Les damnés de la terre*⁸ produit une fantastique analyse. Il y a vingt ans, les homosexuels se sont mis à défiler dans une joyeuse et revendicative Gay pride!

C'est un peu cela *mieux imaginer* : arriver progressivement à regarder les choses sous l'angle du processus, des liens. Placer ces images dans des situations concrètes. Enrichir une image fixe, lui donner une épaisseur, percevoir, étudier son mode de production, les tensions, les conflits qui la traversent.

C'est ajouter progressivement d'autres causalités à ce qui nous affecte. Sortir de ce rapport dans lequel les choses ou les gens sont des causes magiques de ce qui nous arrive et trouver comment les choses nous affectent. Mieux imaginer, c'est produire des images complexes (pas forcément compliquées), chargées de sens, des images qui ne soient pas des représentations mais qui possèdent l'épaisseur suffisante pour nous permettre de penser et agir. C'est aujourd'hui un vrai défi parce que les conditions de travail et une bonne partie des objectifs du travail social vont justement dans ce sens.

Il y a quelques années, lorsque Chirac lançait son discours haineux sur le bruit et l'odeur des immigrés, le groupe de rap Zebda lui avait répondu en enrichissant un peu son image. Le bruit Et l'odeur ET le marteau-piqueur. Ce n'était qu'une image en plus, le marteau-piqueur, mais il ouvrirait la possibilité de penser. Tout à coup, l'assertion présidentielle perdait en transparence.



L'art est capable d'épaissir les images pour autant qu'il dépasse le seul objectif du divertissement. L'Education populaire aussi est capable d'offrir d'autres images, de les enrichir, pour autant qu'elle ne soit pas bien pensante ou cynique.

C'est un peu cela *mieux imaginer* : arriver progressivement à regarder les choses sous l'angle du processus, des liens. Placer ces images dans des situations concrètes. Enrichir une image fixe, lui donner une épaisseur, percevoir, étudier son mode de production, les tensions, les conflits qui la traversent.

1. SPINOZA, Baruch. *Éthique*, 1677, livre III.
2. Voir notamment la fin de l'article suivant.
3. SPINOZA, Baruch. *Éthique*, 1677, livre III- postulats.
4. Expliqué de cette manière cela peut sembler trop simpliste ou trop compliqué, ou les deux à la fois. Je ne peux pourtant pas faire un commentaire exhaustif de l'Éthique, ce n'est pas l'objet de ce texte. Pour ceux qui en seraient frustrés, la bonne nouvelle est que l'Éthique peut se trouver facilement. Par ailleurs, il existe beaucoup de commentaires, je me permets de conseiller notamment celui de Pierre Macherey introduction à l'éthique de Spinoza.
5. SPINOZA, Baruch. *Éthique*, 1677, proposition XIII.
6. SPINOZA, Baruch. *Éthique*, 1677, proposition XV.
7. MACHEREY, Pierre , introduction à l'éthique de Spinoza , cinquième partie» , PUF, 1994, p 74.
8. Éditions Maspero en 1961

FORMER À VIVRE LES CONFLITS OU CANALISER LA Haine

Propos recueillis par Cataline SENECHAL et Guillermo KOZLOWSKI

Propos échangés entre Cataline Sénéchal, Julia Petri, Chafik Allal et Guillermo Kozlowski

S

ous l'intitulé de « développement personnel », le secteur de la formation propose des initiations à la gestion des sentiments : communication assertive, gestion des conflits, écoute active, PNL... Elles apprennent à éviter le « tu, tu, tu, tu, tu, » à s'équiper de périphrases habiles permettant aux travailleurs de construire des « relations harmonieuses » avec leurs collègues, leurs subordonnés, leur « public ». Ces méthodes ont tout le bon des techniques : assimilables, transposables, modulables.

Nous avons cherché à discuter avec des formateurs susceptibles de rencontrer la haine dans leur pratique et qui, au lieu de l'éloigner, en feraient quelque chose. Et pourquoi pas y aller franco ? Comment aborder la haine raciale ? C'est pourquoi nous avons rencontré des formateurs de l'interculturel.

Et quand nous avons demandé de nous raconter un expérience de haine, ... ils nous ont répondu d'un air un peu désolé...

Chafik Allal : Je ne pourrais pas dire des choses très construites

Julia Petri : Moi, non plus...

Rencontre avec Julia Petri, formatrice en alphabétisation au Centre culturel d'Evere et Chafik Allal, formateur à Iteco, par ailleurs tous deux animateurs du collectif Paolo Freire. Guillermo Kozlowski, entre autre chose, chargé d'Etude à CFS et Cataline Sénéchal, longtemps coordinatrice d'une maison de quartier. Cette rencontre a pris rapidement la couleur d'une intervention.¹

Mais, en creusant un peu...

Chafik : Bon ! Puis-je mettre les pieds dans le plat avec, essentiellement, des hypothèses ? Elles pourront peut-être vous faire bondir. Mais, la tendance, aujourd'hui, est à une espèce d'évacuation de la haine. Peut-être. Cela ne veut pas dire qu'elle n'existe pas mais qu'on tente par tous les moyens d'empêcher son expression dans l'espace public. « Tu peux haïr, mais tu peux haïr dans ta chambre. » Cela commence assez symboliquement par les enfants. Quand ils haïssent un repas, ils écopent d'un « va dans ta chambre !!! »

(Rires)

Ensuite, nous leur avons ensuite simplement demandé de raconter une expérience :



Chafik : Il y a peu, je donnais une formation adressée à un public très ouvert, très chouette. À un moment, j'ai dû jouer le jeu ! A la question : « à quelle opinion politique es-tu opposé, qu'est-ce que tu hais ? », j'ai répondu : « j'ai la haine d'éléments religieux dans le catholicisme. » Et cela a créé un de ces froids ! Pour retomber sur mes pattes, j'ai ajouté « mais, je vous rassure, je hais également des éléments de mon identité ! » Et le froid est resté. Ben, j'ai ramé. Je croyais que déclarer que je haïssais un élément de mon cadre culturel serait plus simple. Que les gens n'allait pas se sentir attaqués ! Et en fait, ils avaient autant de mal à entendre que je haïssais des éléments de leur cadre que des éléments de mon cadre de référence. Et alors, je me suis étonné : « On peut haïr quand même ! » Et quatre personnes, là, au fond, à gauche m'ont rétorqué : « Oui, mais, si vous dites que vous haïssez, vous acceptez qu'on puisse haïr les gens qui portent des valeurs culturelles ou religieuses. » Ce à quoi j'ai répliqué : « Mais non, ce n'est pas le sujet ! » Que je ne me référais pas aux musulmans, ni aux catholiques en tant que personnes !

Guillermo : T'ont-ils expliqué pourquoi c'était impossible ? Ce que cela pouvait entraîner ?

Chafik : Ils ont avancé que cela pouvait entraîner une sorte de rejet. Ils m'ont pris à mon jeu en me répondant : « C'est comme cela qu'on justifie le racisme envers les musulmans ». Et pourtant, non... Un type peut adhérer à un truc que je peux trouver dégueulasse, mais ce n'est pas pour autant que je te détesterai en tant qu'individu. Cet épisode m'a fait réfléchir. Je me suis dit qu'il y avait un tabou à aborder la haine. Je ne sais pas si c'est de haine ou le fait de détester. Je mets cela en lien avec le refus de conflictualiser la société. Même dans ce groupe, composé de personnes bien intentionnées, hautement éduquées et issues d'une classe sociale plutôt moyenne supérieure.

Cataline : Donc, j'ai cru comprendre dans l'exemple que tu donnais que l'expression de la haine est un moment à travailler plutôt qu'à éluder... Face à un groupe, lorsque des gens commencent à s'opposer, et que cela peut partir en débat personnel ou dans une confrontation plus musclée, est-ce un moment à travailler, ou en tant que formateur, un moment à éluder, par un « ça se règle dans le couloir »...

Chafik : Je crois que, dans une formation, ces moments-là font partie des plus intéressants. Ils sont des sources intéressantes. Il n'y a pas de : « On se tait, n'en parlons plus ! »

Julia : Mais ma rencontre avec le mot haine et tous les sentiments liés est très européenne. Et je rejoindrai là Paolo Freire qui se demande : « Comment faire pour dépasser les points de départ - le sens commun, les idéologies, les représentations (même si ce dernier terme dépolitise un peu la discussion) ». Il nous faudrait réfléchir au niveau méthodologique : « Comment appliquer une méthodologie pour faire avancer, pour développer, pour changer la vision des personnes ? » Et en cela, traiter de tous les sujets tabous. Pas seulement de la haine.

Je reviens d'un repas dans mon association où la majorité des convives était musulmane et une minorité chrétienne. La méfiance des musulmans sur la nourriture amenée par des non-musulmans commence à m'agacer. Avant, non. Mais aujourd'hui, je commence à me poser des questions sur «comment faire» en tant que formateur ? Comment travailler ces questions ? Je ne sais pas comment m'y prendre. Mais, je pense qu'il faut les travailler. Et là, je pense que nous sommes dans des dynamiques qui aseptisent - on veut tout nettoyer. Mais, si on aseptise l'espace de bactéries, on ne développe plus d'immunité. À force de nettoyer la société de tous les sujets tabous, on va se battre contre nous-mêmes...

Cataline : Tu t'es dite agacée par la question de la nourriture. Est-ce que tu as l'impression d'être irritée parce que la société veut de la neutralité, donc, parce que tout ce qui dépasse t'irrite ? Ou parce que les musulmans déprécient la nourriture non halal ?

Julia : Je me demande bien pourquoi. C'est la première fois que cette méfiance m'a agacée. La semaine passée, je prenais un repas avec des végétariens. Ils ne mangent pas de viande et pourtant ils insistent pour que les musulmans mangent de tout. Je leur ai répondu : « mais je ne vais pas te forcer, toi, à manger de la viande »... « Moi, je mange de tout. Mais, toi pas. ». Et aujourd'hui, par contre, je me suis demandé si je ne devenais pas réac? Est-ce que je ne suis pas

en train d'être contaminée par la mouvance antimusulmane ? Ce constat interroge ma pratique et mes conceptions. Certes, j'ai le droit d'être crispée. Quelque chose commence à bouger. Et je ne suis pas sûre d'apprécier.

Cataline : À mon ancien boulot, nous avons eu des expériences semblables. Des animateurs étaient irrités par les remarques répétées des enfants sur leur nourriture. Mais comment peut-on politiser cette question ? Julia remet en cause son degré, son niveau d'acceptation, se demande si elle ne devient pas un peu réac. Rattacher cela à l'islamophobie ambiante est une piste. Y en a-t-il d'autres ?

Chafik : Réfléchir au cas de Julia, c'est difficile, je ne le connais pas assez. Mais, je peux revenir sur une discussion avec « la » source d'inspiration de mes formations : ma mère ! On a déjà eu des discussions, même des engueulades, sur la nourriture. Un jour, je lui ai lancé: «Il y a dix ans ou quinze ans, tu venais chez moi. J'achetais de la viande au supermarché qui n'était pas forcément certifiée halal et cela ne te posait aucun problème. Aujourd'hui, tu viens, et s'il n'y a pas de viande halal, tu ne manges pas de viande. Non». Mais, je peux comprendre ce qu'elle m'a répondu: «Ben, oui, je suis ratrappée par une espèce de sacralité ambiante. Eh, oui! Je suis dégoûtée par une viande non certifiée halal. Je ne dis pas qu'elle n'est pas bonne... Mais il y a quelque chose que j'ai développé physiquement et qui est de l'ordre du dégoût. Pourquoi? Peut-être parce qu'on me l'a rabâché... Parce que... Parce que... Ben, je n'en peux rien.» Mais, je me dis que si elle arrive à l'exprimer ainsi, avec moi, c'est parce qu'elle se trouve en confiance. Elle arrive à me préciser qu'elle mange ce qu'elle peut manger et pas ce que, moi, je lui imposerais de consommer.

Perçu comme négatif ou positif, le fait est là : les musulmans, entre autres, retrouvent du pouvoir dans cette société, ici, à travers la nourriture. Moi, cette histoire de nourriture ça m'énerve joliment. J'ai envie de leur dire : « Réveillez-vous ! Soyez plus flexible ! » Tu as envie de crier cela en permanence. Mais dès qu'au-delà de ma nervosité, au-delà du sentiment que cela me complique la vie, je rapproche cette attitude d'un protectionnisme qui ressemble vachement à ce qui s'est passé en Arabie il y a quatorze siècles ! Au-delà de tout aspect religieux, s'est développé un protectionnisme contre les cochons produits par le

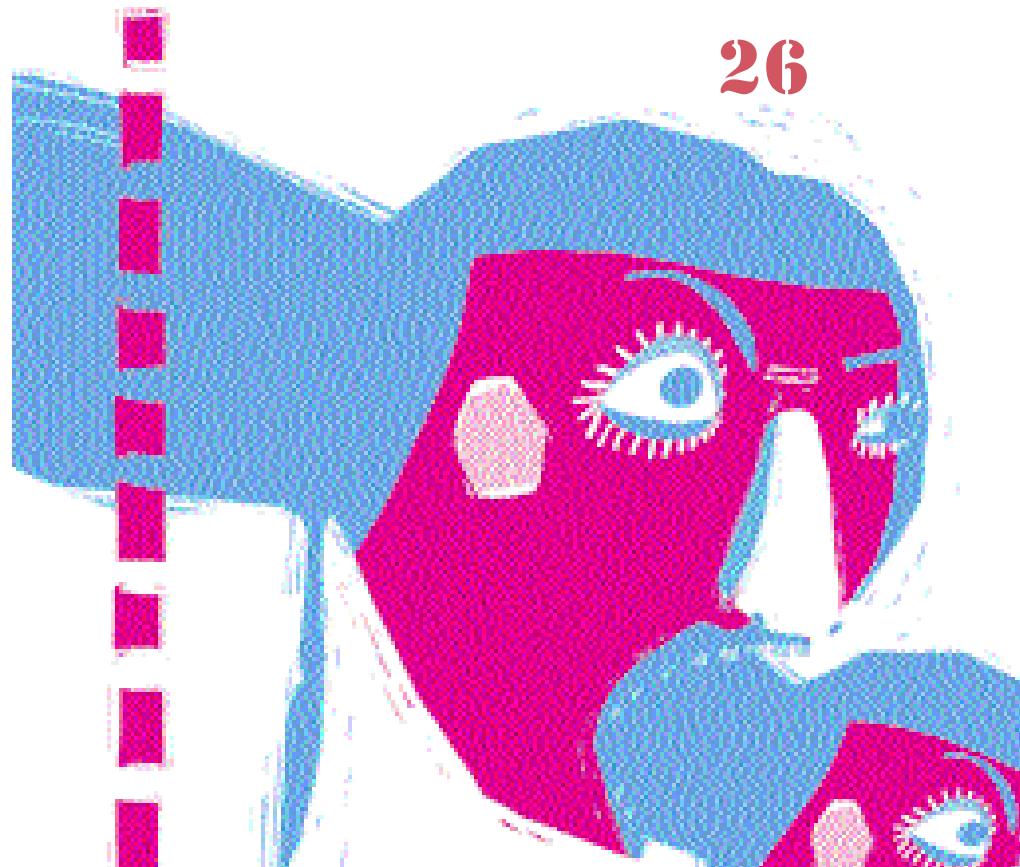


Nord (vers l'actuelle Syrie). Les arabes, éleveurs des moutons avaient bien envie de les vendre. Ils ont décreté que les cochons, ce n'était pas. Alors pourquoi pas halal... Le halal permet à Schaerbeek et à Saint-Josse d'avoir tout plein de petits magasins et d'activités qui leur sont propres.

Restreindre ainsi son régime, c'est aussi une façon de résister. Ce n'est certainement pas celle qui me convient le mieux ! Mais, cela reste un mode de résistance. Et si cela ne tenait qu'à la boucherie ! Va chez un coiffeur ! La tête, c'est aussi sacré ! le coiffeur noir coiffe des noirs, le coiffeur maghrébin des Maghrébins, le Belge a des clients belges... Au sens de l'origine ! Bien entendu. Et pourquoi ? Va-t-en savoir ? A priori, il n'y a aucune prescription religieuse !

Julia : J'ai très envie de revenir sur le sujet avec mes apprenants. La première démarche importante d'une formatrice, c'est d'admettre, de reconnaître que la question n'est pas dans l'autre mais qu'on peut aussi s'interroger sur soi. Pour moi, c'est me mettre moi en confiance avec eux pour pouvoir ouvrir le débat. Leur dire qu'il y a quelque chose qui me fait mal ! Si je parviens à en discuter avec eux, j'ai déjà accompli un premier pas pour identifier ce qui se passe chez moi. Pour réfléchir... pour comprendre comme je dois m'y prendre avec mon groupe. Mais ce n'est là qu'un premier pas: me demander pourquoi ça m'agace... On rejette toujours les responsabilités sur les autres.

La seconde étape va interroger sur le pourquoi des choses. Pourquoi ont-elles été ainsi construites ? Tout est construction ! Rien n'est « naturel ». Il y a toujours une logique. Une tradition de cultures renforcées. Moi aussi, je me rappelle aussi d'une anecdote. Au Brésil, nous avons tous arrêté de manger de la graisse de porc parce que le business de l'huile de soya faisait campagne contre elle en donnant des arguments sur la santé. Et cette campagne fut catastrophique pour les éleveurs. Il est intéressant d'identifier les rapports... De comprendre leur intervention sur nos sociétés. Les identifier, les décrire ne va pas changer les idéologies. Mais ils sont à travailler,



à considérer et pourtant rarement travaillés. L'histoire, les origines. La démarche n'est pas de démystifier une situation, mais de se fournir des clés pour comprendre ce qui la produit !

Chafik : La haine est peut être constitutive d'une relation. Tout d'abord, il y a comme une idéalisation de l'autre. Ainsi, dans les années 90, la Belgique idéalisait l'immigration marocaine. Je suis arrivé en 1997 et à l'époque, j'ai eu l'impression que les Belges ne rêvaient que de Maghreb. Il y avait du thé à la menthe partout! C'était marrant!

Et puis, on va découvrir, qu'au fond, ces gens qui sont nos frères et sœurs ne sont pas nos frères et sœurs. Ou, s'ils le sont, ils le sont par idéal politique, par idéal de partage... Ils ont une autre vision du monde, comme il est normal que des cousins aient d'autres visions du monde. Une vision du monde à la fois très proche et très éloignée !

Donc, en Europe, je pense qu'on est dans une haine née de la déception. Y compris dans les milieux progressistes. La haine de l'extrême droite, je m'y attendais. Mais je connais, des gens d'extrême gauche qui disent: « Mais, attends, moi, je les ai aidés à ceci et cela et voilà qu'ils voient le monde différemment que moi. » Et, moi, j'ai envie de leur répondre : « Ben, oui, c'est évident, c'est normal qu'ils le voient à leur manière. »

On a voulu façonner une immigration maghrébine à l'image de l'extrême gauche: libérée de sa religion, libérée de ses traditions. Vous allez vous libérer. Pourquoi ? Ben, en école de devoirs, nous nous sommes sacrifiés pour vous... L'extrême gauche réagit un peu comme les bons parents d'enfants peu reconnaissants. Vous deviez voir le monde comme on vous l'a appris. Mais, cela ne s'est pas passé ainsi. Les gens, pour autant qu'ils avancent un peu, qu'ils s'autonomisent...

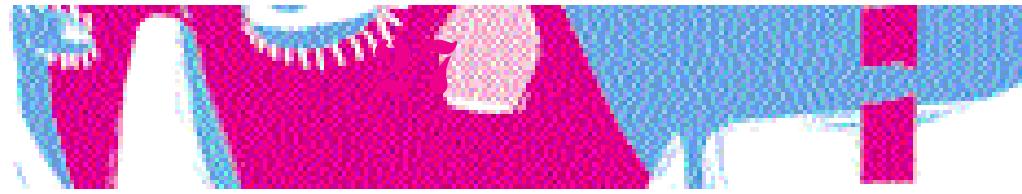
ils réfléchissent. Et pour des raisons très compliquées, que je ne peux pas analyser comme ça... Ben, ils se rattachent à ce qu'ils peuvent... Et, même s'ils sont aussi athées que moi, ben, ils sont rattrapés par l'Aïd... Parfois, qu'est-ce que cela nous manque, l'Aïd ! Comme un souvenir d'enfance... et avec l'idée, que c'est pas si con, ces gens-là qui vivent en groupe...

Guillermo : La haine, c'est une relation. Enlever la haine par du communicationnel, c'est une régression. Il vaut mieux un peu de haine que pas de sentiments, que l'indifférence.

Julia : Oui, un peu de haine, ça vaut mieux que de l'indifférence.



1. Le CESEP fournit cette définition : Créer et développer une synergie d'apprentissage, une dynamique auto-formative en établissant un contexte facilitant l'émergence de l'intelligence collective au sein d'un groupe de pairs (travailleurs d'un même secteur et de même niveau hiérarchique appartenant à différents services, organisations ou institutions). Pour leur permettre d'interroger, approfondir et améliorer leur pratique professionnelle.



LE SOCIAL EST AMOUR

Guillermo KOZLOWSKI avec l'aide de Cataline SENECHAL



Pour préparer et rédiger ce dossier, nous avons eu le plaisir de nous réunir quelques fois avec Claire Frédéric. Dès le début, un élément est apparu en filigrane de nos conversations : dans le social, la haine, « c'est mal », il est un sentiment qui ne peut, ou du moins, ne devrait pas exister.

Sans faire l'éloge de la haine¹, nous avons envie de bousculer le tableau idyllique, régulier arrière-fond du travail social, d'une bienheureuse société... où si tous les hommes se tenaient par la main alors... Ce n'est pas Noël tous les jours. Et, dans un certain sens, c'est très bien comme ça. Notre titre, le social est amour, comporte bien entendu un brin d'ironie. Pourtant cette idée ne participe-t-elle pas au modèle à suivre par les travailleurs sociaux ? N'est-ce pas ce qu'on leur demande de prêcher et de croire ?

D'abord, l'évocation d'un passé récent dégage un vague sentiment d'un âge d'or révolu. Il y a un avant, une société qui était « amour », ou un petit peu, ou pas entièrement ! Mais pour sûr, la société amour était en marche ! Les Trente Glorieuses, de 1945 à 1973 furent une période de croissance et de plein emploi...

Ensuite, dans les années 1980, ce modèle de



société connaît une mutation. La société amour, l'idée d'une société sans haine et sans conflit persiste mais prendra d'autres formes. Entre autres, nous pouvons citer l'idéal de cohésion sociale² ou l'insertion socio-professionnelle, deux axes qui déterminent majoritairement la politique sociale actuelle³.

Cohésion sociale et insertion professionnelle promeuvent une société pacifiée ! Un amour de raison ou à tout le moins, d'intérêt. On se met à rêver d'une société où chacun devrait se comprendre pour peu qu'on « apprenne à communiquer les uns avec les autres. »

L'insertion socio-professionnelle, vue sous l'angle des politiques sociales les plus récentes, promet une société prospère, compétitive et paisible, libérée des conflits sociaux. Ce modèle, prôné par l'État social actif, énonce que si les compétences des gens correspondent aux besoins des entreprises, nos sociétés connaîtront enfin bonheur, calme et prospérité.

Bien entendu, en Belgique francophone, une part non négligeable du secteur de l'ISP, de ses formateurs, de ses travailleurs sociaux se distancie de ce modèle. Certains lui opposent même une opposition farouche. D'autres s'y complaisent pourtant et certaines associations d'ISP vont « plier » le contenu des apprentissages aux exigences du marché : formations de plus en plus

courtes, de plus en plus techniques, à des métiers pénibles...

Et voilà qu'aujourd'hui, très concrètement, des travailleurs du terrain ont l'impression d'être confrontés à un déferlement de haine. Derrière leur guichet, dans leurs associations, dans les quartiers où ils travaillent, leurs interlocuteurs leur répondent de travers, les insultent, les menacent physiquement. Ce sentiment vise aussi les populations fragilisées qui sont accusées d'être la source de tous les maux... Nous le savons tous : la croissance économique est en berne. Certes, Opel, Mittal y sont bien pour quelque chose. Mais... les responsabilités ne sont-elles pas partagées ? Ces chômeurs fainéants qui refusent de travailler ? Ces jeunes qui rechignent à se former aux bonnes compétences ? Des centaines d'emplois resteraient vacants, faute de gens correctement formés pour les occuper, faute de gens assez courageux pour les exercer ou suffisamment créatifs pour « entreprendre ». Les chômeurs sont des poltrons et, si un article de la presse quotidienne ne le formule pas aussi abruptement, les commentaires haineux des très bruyants internautes sont là pour nous empêcher de l'oublier⁴.

Dans ce cadre, nous avons envie de questionner les discours lénifiants et idéalisants sur le social. Mais le discours – le social est amour, gentillesse, aide, soutien... – cet axe que le secteur doit officiellement tenir servira, presque paradoxalement, aussi d'angle pour mener sa contestation. Le social, c'est gentil tout plein, le social, ça fait de mal à personne... donc, le social, ce n'est guère sérieux.

D'où vient l'idée que le social est amour ?

1ÈRE ÉTAPE : « LA SACRALISATION DU SOCIAL »

Pourquoi l'amour colle-t-il au social ?

Miguel Benasayag et Angélique del Rey décrivent le mécanisme de la manière suivante : « La désacralisation du monde des cieux impliquait-elle la fin de tout désir de transcendance ? Non, car à la transcendance de la « justice divine » se substitua dès lors la recherche d'une justice sociale comme finalité de l'engagement humain, ladite justice apparaissant dans cette configuration comme un déplacement de « l'au-delà » sur terre. La désacralisation du monde et des cieux

entraîna la sacralisation de la société et de l'homme. L'engagement, la « militance », impliquent en effet majoritairement, depuis au moins cent cinquante ans, la croyance implicite en un « arrière monde » (Nietzsche), un monde derrière celui-ci, paradis sur terre rêvé, « société de la fin de l'histoire » au nom de laquelle on se bat, qui justifie la lutte, le sacrifice de cette vie et que l'engagement a pour but de faire advenir. Le militant est comme un ambassadeur de cet autre monde, monde de l'avenir, promesse. C'est toute la signification de « l'avant garde » : il y a des individus qui, pour des motifs différents, connaissent un peu de l'avenir et ont donc la responsabilité de conduire les autres hommes vers leur émancipation. »⁵

En résumé, c'est comme si l'abandon de la certitude d'un paradis postmortem suffisait à nous le garantir, ici, sur terre...

Les questions sociales, les luttes sociales promettaient une société sans mal. Les chemins proposés pour y arriver étaient différents, réformistes ou révolutionnaires mais la promesse d'un paradis sur terre était toujours présente.

Si l'époque moderne s'engageait à construire un avenir gorgé d'amour, il était possible de penser et agir dans un présent pétri de conflits, dont le plus célèbre, la lutte des classes. La modernité pouvait donc aussi comprendre une haine de classe comme partie prenante du combat.

Cependant, malgré les nombreux combats, les victoires, les défaites, les expériences en tout genre, la promesse du paradis sur terre en échange des sacrifices consentis n'a jamais été tenue. Aussi, depuis quelque temps, la question connaît un glissement progressif.⁶

2ÈME ÉTAPE : LA TECHNIQUE EST AMOUR ?

Un nouveau discours apparaît à la fin des années 1970, et aujourd'hui s'est très largement imposé. Il se démarque de celui de l'émancipation classique pour se rapprocher davantage du libéralisme : « formulons plus précisément nos intérêts et surtout défendons-les mieux ! ». Cette idée d'émancipation devient progressivement une manière de s'affirmer soi-même. Mais c'est un soi-même qui oublie, qui se détache de son histoire, de ses contradictions, de son corps, de ses affinités électives, etc. Au contraire, l'objectif est même de se débarrasser des liens qui nous tra-



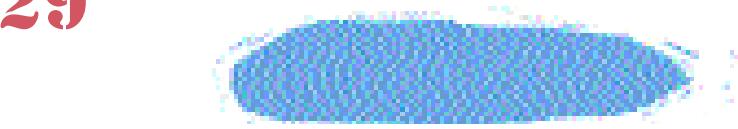
versent, qui nous enserreraient pour arriver au « développement personnel », au « bien-être individuel ». Cette idée n'aboutit-elle pas à un soi-même très restreint ? Un soi-même content lorsque les choses se passent comme prévu et triste lorsque ce n'est pas le cas. L'émancipation devient une question personnelle et elle va s'accorder à la question de l'autonomie. L'émancipation comme bien-être personnel s'immisce tant dans la cohésion sociale que dans l'insertion socio-professionnelle. D'un côté, il faut apprendre à communiquer selon son intérêt, devenir un rouage dans la machine du consensus. De l'autre, il faut développer des compétences valorisables pour les entreprises.

À vrai dire, depuis quelque temps, le seul axe considéré comme « sérieux » est l'insertion professionnelle. Ainsi, il y a quelques années, le décret de cohésion sociale bruxellois soutenait les fêtes de rues, des événements « socioartistiques », les ateliers créatifs... Aujourd'hui, ces projets doivent être adossés à des activités à vocation d'insertion professionnelle (écoles de devoirs, alphabétisation...) pour garder leurs subsides. Insérer les populations fragilisées sur le marché de l'emploi participerait-il à l'unification du secteur social sous la bannière de compétences ? Des compétences qui seraient transversales à la vie des gens. L'école, l'alphabétisation, la vie privée peuvent être observées sous l'angle d'une valorisation des compétences. Même les jeux pour enfants proposent une liste de compétences qu'ils sont censés développer. M. et Mme Toutlemonde doivent apprendre à gérer leur propre portefeuille de compétences. L'autonomie est l'objectif ultime : devenir un parfait gestionnaire de soi-même.

Du coup, en toile de fond, apparaît l'idée tenace d'une adéquation possible, totale et rationnelle d'une personne à la société. Un monde de compétences parfaitement adaptées aux besoins. Cette fois-ci, l'adéquation, ce mariage de raison, emprunte divers dispositifs techniques permettant aux gens de s'adapter.

Malaise dans le travail social

Pour résumer les choses, dans sa version classique, le travail social était l'avant-garde, le lieu où se forgeait une société « d'amour ». Dans sa version actuelle, technicienne, il se pense lui-même désormais comme une arrière-garde. Il sert à réparer les dysfonctionnements. Le social est devenu le lieu où la société gère ceux qui n'y arrivent pas.



Qu'éprouve l'assistant social du guichet 8, chargé d'accueillir des gens qui n'y comprennent plus rien ? Comment parler à des chômeurs matraqués par des battez-vous, armez-vous, ne soyez pas des perdants ? Que leur répondre alors qu'ils n'ont pas la moindre idée de l'adversaire ou de comment se battre ? Que répondre aussi à ces travailleurs qui entendent les nouveaux managers associatifs leur enjoindre de dépasser les résultats du « service du deuxième » ou d'accueillir plus de « public » que l'association d'à côté ? Faire mieux ? Pour un conseiller-emploi d'Actiris, faire mieux, c'est produire un taux important de « sortie positive ». À quoi peut ressembler une sortie positive dans un marché du travail en crise ? À plein de choses ! Une formation. Une courte période d'emploi, de l'intérim.... Dans l'intérim, les conditions de travail sont parfois tellement éprouvantes que l'intérimaire en tombe malade... Alors, il vivra un peu de temps sur la mutuelle, quittera aussi les statistiques de chômage pour y revenir quelques mois plus tard... Et il pourra recommencer le tour. Indemnité, formation, travail, mutuelle, travail, intérim, radiation, mutuelle... Faire mieux. Cette atmosphère particulièrement belliqueuse est assez effrayante. Tout le monde veut/doit se battre. Nous sommes tous obligés de nous démener ! Mais contre qui ?

Nous ne connaissons pas l'identité de notre adversaire. Toutefois, dès qu'on parvient à l'identifier – même à grand renfort d'imagination – nous sommes sûrs qu'il se trouvera dans une bien mauvaise posture ! Notre adversaire, c'est l'image qui se fixe derrière notre impuissance : le voisin, l'immigré, les voitures, les bus en retard et... pourquoi pas... un professeur, un assistant social, le guichetier de la mutuelle.

Les assistants sociaux, les employés d'Actiris ou des Missions locales éprouvent une inquiétude très légitime : devenir l'image qui se fixe derrière l'impuissance de quelqu'un, devenir l'objet de sa haine...

Nous avons comme définition de la haine celle de Spinoza : «la haine (n'est) rien d'autre que la tristesse accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ».

Cependant, l'inquiétude des allocataires est tout aussi légitime : ils affrontent le ressentiment d'un pays entier.

CONCLUSION :

UN SOCIAL SANS PROMESSE

Plus épaisses seront les vitres qui séparent « le public » de l'assistant social, plus les raisons de le haïr ou de s'en méfier seront importantes.

Plus présents seront les vigiles dans les services publics, plus les raisons de le haïr ou de s'en méfier seront importantes.

Il y a là, nous semble-t-il, un cercle vicieux. Et la sortie n'est nullement technique. Ne résoudront

le problème ni les méthodes de communication non violente, ni les dernières découvertes en matière de PNL, ni ouvrir une page Facebook. Il nous semble que la question essentielle qui traverse notre dossier est la suivante : travaille-t-on avec les gens depuis leur impuissance ou depuis leur puissance d'agir ?

Prenons l'exemple d'une école de devoirs. L'association va-t-elle s'occuper uniquement des devoirs à faire ? Une école de devoir peut-elle faire l'impasse sur les sorties détentes ? Doit-elle accompagner tous ses ateliers cuisines d'une batterie d'objectifs pédagogiques, de compétences à développer ? Doit-elle se limiter « à faire » des devoirs ou peut-elle s'engager dans le travail social ? Qu'est-ce qui différencie une école de devoirs associative d'une bonne agence de cours à domicile ?

Pour une école de devoirs, partir de l'impuissance des enfants, c'est se limiter à les confronter à ce qui leur manque (problème d'apprentissage, d'adaptation). La même EDD partira de la puissance d'agir en travaillant avec les enfants depuis ce qu'ils possèdent/facilités...

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce discours technique, neutre, poli sur une société efficace et consensuelle fabrique de la haine

Et donc ? L'alternative tiendrait peut-être à travailler avec les gens en partant de leur savoir et non de leur impuissance.

Aujourd'hui, le diagnostic de tous les problèmes sociaux est invariablement celui-ci : les gens ne s'adaptent pas assez vite. Les immigrés ne s'adaptent pas à l'Europe, les adultes ne s'adaptent pas aux nouvelles technologies, les jeunes ne s'adaptent pas au monde du travail, les Européens ne s'adaptent pas à la crise, et en général les compétences des travailleurs ne sont pas adaptées aux nouveaux besoins des entreprises⁷. Or dès qu'on demande à quelqu'un de s'adapter, on le place dans une situation dans laquelle il ne sait rien. Lui demander de s'adapter invalide une partie de son savoir.

Prenez un exemple simple et courant. On rabâche qu'on peut régler le problème du chômage avec des formations et des compétences. Du coup, les gens devraient s'adapter. Il y a quelque temps, j'ai pu travailler avec de jeunes précaires. Ces caissiers-réassortisseurs savent très bien pourquoi le supermarché du coin préfère les appeler sur leur portable en dernière minute pour les engager quelques heures. Ils sont tout à fait conscients que le gérant du supermarché préfère ce système qu'engager quelqu'un en CDI. Ils savent très bien que ce n'est pas parce qu'ils manquent de compétences. Ils peuvent parler d'une vie où le travail est présent à tous les instants parce qu'ils doivent attendre en permanence un SMS qui leur annonce qu'un employeur a besoin d'eux. Ils peuvent parler de leur vigi-

lance à ne pas perdre leurs allocations du chômage, leur « CPAS ». Ils peuvent témoigner de ce qu'ils sont en permanence l'objet de discours haineux à cause du travail. Et... en bout de course, pour peu qu'ils adhèrent au discours officiel, ne pas être en CDI leur pose aussi problème ! Si nous parvenons à travailler à partir de ce savoir-là, en le valorisant et en le développant, peut-être pourrions-nous nous dégager du consensus haineux et néolibéral qui nous entoure. Comme conclusion, nous souhaitions proposer une piste de travail : nous nous empêtrons dans la haine parce que nous sommes devenus incapables de développer des conflits.

Le conflit n'a rien à voir avec la guerre ou la paix. Au contraire, nous critiquons plutôt cette injonction au combat. Aujourd'hui, le vocabulaire, des pratiques et des méthodes d'évaluation militaires sont très présents.

Or, les conflits n'apportent pas davantage de bagarres. Les conflits génèrent de la nouveauté, ouvrent d'autres possibilités.

1. Voir notamment le deuxième article de ce dossier dont la conclusion de la discussion...

2. La définition complète du concept de Cohésion sociale proposée par le Décret de Cohésion sociale de la Cocof : « ensemble des processus sociaux qui contribuent à assurer à tous les individus ou groupes d'individus, quelle que soit leur origine nationale ou ethnique, leur appartenance culturelle, religieuse ou philosophique, leur statut social, leur niveau socio-économique, leur âge, leur orientation sexuelle ou leur santé, l'égalité des chances et des conditions, le bien-être économique, social et culturel, afin de permettre à chacun de participer activement à la société et d'y être reconnu.

Ces processus visent en particulier la lutte contre toute forme de discrimination et d'exclusion sociale par le développement de politiques d'intégration sociale, d'interculturalité, de diversité socioculturelle et de cohabitation des différentes communautés locales.

Ils sont mis en œuvre, notamment, par le développement d'une action communautaire de quartier et du travail en réseau.⁸

3. Dans le cadre du socio-culturel, de l'alphanétisation ou de l'Education permanente, ce sont les deux axes que l'on prend en compte lorsqu'on regarde l'efficacité d'une pratique. Cette activité, ce projet renforcera-t-il la cohésion sociale? Va-t-il permettre d'améliorer l'insertion? Et ce peu importe le projet... du théâtre pour enfants ou une formation pour adultes. Le reste n'est pas vraiment « sérieux », paraît-il.

4. Voir l'entretien au début de ce dossier.

5. BENASAYAG Miguel, DEL REY Angélique. « De l'engagement dans une époque obscure » éditions du passager clandestin, 2011. P 20.

6. Il ne s'agit nullement de dénigrer, renier ou dévaloriser ces combats. Au contraire, ils ne sont vains et ridicules que si on les regarde depuis l'objectif d'une victoire finale et définitive. Si on les débarrasse de ce carcan, ils laissent découvrir des expériences souvent très riches.

7. Parfois derrière cet appel à s'adapter, on entend des revendications de la théorie de l'évolution. Ce n'est pourtant pas ainsi que Darwin envisage l'évolution. Ce ne sont pas les espèces plus fortes qui ont survécu mais simplement celles qui, par hasard, avaient des caractères intéressants lors des changements de l'écosystème. Voir par exemple le texte du Paléontologue S.J Gould « La vie est belle », Seuil 1989.